



Pierre Dax, *Sans titre*, 1976, acrylique sur Isorel. DR

•••

tion aux Beaux-Arts entre 1927 et 1933 lui a donné les moyens techniques de réaliser une œuvre expérimentale, complexe, où l'imaginaire a la part belle. La matière est au cœur de ses préoccupations plastiques. L'illusionnisme, l'ambivalence formelle et l'ambiguïté interprétative interviennent dans une imagerie où se croisent les règnes – végétal, animal, minéral –, orchestrés selon des effets de matière. Il recourt au grattage, au frottage (clin d'œil à Max Ernst ?), à la décalcomanie, aux empreintes à la manière de Dubuffet, pour ses « impressions de relief(s) » surprenantes qui fonctionnent comme des révélateurs. Une alchimie qui convoque les couches de blanc recouvertes d'un noir mat sur un papier pressé par un objet pris au hasard. Ces sortes de graffiti évoquent Brassai, avec des signes allusifs à une nature cellulaire et foisonnante qui brouille toute interprétation. Le graphisme sinueux cohabite avec des coulées d'acrylique de couleur vive à partir de 1970, un jaune strident, un vert. Surnommé par Breton « le maître de l'ondulatoire », Dax nous fait voyager dans des mondes où dialoguent l'héraldique, l'art océanien, l'art rupestre et l'art nouveau aux rapprochements stylistiques nés du « hasard objectif » d'André Breton. L. H.

| Galerie Convergences, 22, rue des Coutures-Saint-Gervais, Paris III^e, tél. : 06 24 54 03 09, www.galerieconvergences.com

| Galerie Intuiti, 16, rue des Coutures-Saint-Gervais, Paris III^e, tél. : 06 82 83 26 29, www.galerie-intuiti.com - Jusqu'au 10 janvier 2015. Catalogue, texte Raphaël Neuville.

JEAN-MICHEL FAUQUET

Photographies

Voilà une œuvre qui piège le regard par sa fascination tactile. Est-ce une photo, un dessin au fusain ? Jean-Michel Fauquet (né en 1950) est un photographe qui se double d'un sculpteur.

Jean-Michel Fauquet, *Sans titre*, 2013, tirage argentique rehaussé à l'huile sur papier baryté, 60 x 50 cm.

COURTESY GALERIE CLAUDE BERNARD, PARIS

•••



À partir de cartons d'emballage récupérés, qu'il glane, plie et peint, il réalise d'étranges personnages qu'il met en scène et photographie. Nous voici devant des scènes énigmatiques. Le mystère reste entier, comme il l'est avec d'autres objets, entonnoirs et cornets, sortis d'un cabinet de curiosités et qu'il assemble dans des compositions. Leurs facettes prennent subtilement la lumière, sujet de son travail artistique. Il la capture comme un dessinateur structure son sujet par les masses d'ombre et de lumière, les modèlent par leurs irrégularités. Il va plus loin en intervenant sur sa photographie qu'il retravaille avec la peinture, pour des noirs profonds sur lesquels se resserre le piège. Phase finale d'une genèse commencée dans de petits carnets dans lesquels le photographe dessine, épelle ses figures, énumère ses rêves pour un monde clos. Le relais est pris par la photographie. Son travail passe par différentes étapes pour s'emparer et fixer ce qu'il y a de plus insaisissable, parce que fugitif. Les blancs sont envahis par des ombres, les contours s'estompent, la lumière accroche les aspérités. Des hommes de dos, revêtus de vastes manteaux, une veste posée sur une chaise, des chaises renversées, une échelle pour s'évader d'un cauchemar possible donnent corps à nos songes. Lorsqu'il aborde le thème des végétaux, c'est pour constituer un herbier. Ces mondes étranges dispensent une poésie particulière. Entre chien et loup, la nuit se dispute le jour. L. H.

| Galerie Claude Bernard, 7-9, rue des Beaux-Arts, Paris VI^e, tél. : 01 43 26 97 07, www.claude-bernard.com - Jusqu'au 27 décembre. Catalogue, texte Stéphane Audeguy.

JÜRIG KREIENBÜHL

Hommage à la Galerie de zoologie

Pour sa dernière exposition, la galerie rend hommage au peintre suisse Jürg Kreienbühl (1932-2007), qu'elle avait exposé en 1977 dans son espace du Luxembourg. Ouverte en 1968 et baptisée galerie Blondel en 1979 après son déménagement dans le quartier de Beaubourg avant de rejoindre le Marais, elle cesse aujourd'hui ses activités. Ultime étape qui se termine avec un artiste attaché à la réalité, dans la ligne qui fut celle défendue par la galerie. Jürg Kreienbühl, dans son œuvre prolifique, déroutante et déconcertante, témoigne par ses qualités de dessinateur et de coloriste, d'une profonde humanité et transcende la banalité par un regard sans complaisance. Son réalisme pictural se renouvelle de ses thématiques dictées par une profonde nécessité. Certains y ont vu l'expression de l'absurde de l'existence lorsqu'il peint la désolation des bidonvilles, la décomposition avec les décharges d'ordures, les cimetières, la « Sainterie » - Manufacture d'art

chrétien. Lorsqu'en 1981, un ami peintre lui fait visiter la Galerie de zoologie du Jardin des Plantes, tous ces thèmes s'y retrouvent, transfigurés. Pendant quatre ans, il hante les salles et les réserves et peint les animaux auxquels la taxidermie a donné une nouvelle vie. Dans ce « Louvre des animaux », il peint chaque jour et déplace sa toile suivant le parcours de la lumière, de l'aube au coucher du soleil. Avec un sens aigu de l'observation, il immortalise ce lieu d'une richesse en décrépitude. En 1984, les collections sont déménagées dans un souterrain, « Zoothèque ». Soixante tableaux ont été réalisés parmi lesquels figurent ceux qui sont exposés ici. Sa peinture outrepassa les descriptions anatomiques rigoureuses. Sa palette, d'une exceptionnelle richesse de tons, exalte les gammes chromatiques. Les problèmes plastiques sont indissociables de sa quête existentielle et lucide. Kreienbühl s'est expliqué : « La vie me semblait être le jeu d'un esprit terriblement pervers qui s'amuse à créer, à détruire, à recréer ce que les scientifiques appellent « Évolution »... »

L. H.

Galerie Alain Blondel, 50, rue Temple, Paris IV^e, tél. : 01 42 78 66 67, www.galerieblondel.com - Jusqu'au 20 décembre.

MARTIN BRUNEAU

Fragments

Des corps coupés par la brutalité du châssis se répondent d'une peinture à l'autre. Martin Bruneau (né en 1960) peint des apparitions-disparitions avec l'autorité d'un art qui revendique une longue filiation. Il ne fait pas mystère de son admiration pour Géricault et son *Radeau de la Méduse*. Certains fragments font référence aux naufragés mais aussi à ces parties anatomiques qui, pour les deux artistes, sont des morceaux de bravoure picturaux – têtes



Martin Bruneau, *Groupe fond rouge et noir*, 2014, huile sur toile, 150 x 150 cm.

COURTESY GALERIE ISABELLE GOUNOD, PARIS

...

évoquant celles des condamnés –, étant entendu qu'ils sont d'abord une interrogation sur la chair de la peinture. Pour Martin Bruneau, la référence est un point de départ prétexte à développer sa propre dialectique. Il démembrer le corps, tel celui d'Isis. Les membres se détachent sur des fonds colorés en aplat, jaune, rouge, vert, bleu modelé d'une ombre colorée de leur complémentaire. Les fragments s'énumèrent : un buste avec un bras, verticale butant sur une tête au profil perdu, deux jambes écartées... Brossés audacieusement dans la couleur, ces supposés naufragés semblent flotter dans l'espace. Abstraction, figuration ? Ici, l'appellation n'a plus cours. Cette volonté de fractionner, de ne donner à voir qu'une partie du corps invite à recourir au remembrement et ainsi à construire une narration qui refuse l'anecdote. Elle s'ancre dans le propos de la peinture, le chemin que Martin Bruneau a choisi de suivre.

L. H.

Galerie Isabelle Gounod, 13, rue Chapon, Paris III^e, tél. : 01 48 04 04 80, www.galerie-gounod.com - Jusqu'au 17 janvier 2015.

GILLES GORRITI

Œuvres récentes

La peinture de Gilles Gorriti (né en 1939) est de celles qui expriment la jubilation. Ses peintures récentes poursuivent un dialogue avec l'objet. Toujours à l'affût, son regard le débuse au gré de ses pérégrinations aux Puces et lors de ses voyages, notamment au Japon, d'où il rapporte céramiques, éventails et estampes dont il reprend le découpage, les tissus et les papiers peints qui lui inspirent des fonds moirés et mouvants. Il se laisse happer par une forme, une couleur, qu'il retranscrit dans ses compositions. Souvenir, accessoire, l'objet en devient un élément plastique qui va à l'essentiel. Figuratif, il recherche une lisibilité constante dans l'espace réducteur de la toile. Il recrée le visible à partir de beaux aplats et une combinaison de taches colorées dont les intimes correspondances explorent le monde quotidien. Les plans se superposent, comme des panneaux coulissants qui révèlent ou cachent certains éléments selon des lois que l'artiste s'impose. Construire et enluminer le tableau : Gorriti a assimilé les grands modèles, de Vélasquez à Picasso et Bonnard. S'il réserve à la couleur un rôle particulier, harmonies et contrepoints apportent dans cette fanfare colorée leur touche créatrice. D'un tableau à l'autre, les objets sont mis en scène selon une vision globale. L'exaltation de la lumière par la couleur renforce la puissance lyrique sans jamais amoindrir la merveilleuse organisation de l'œuvre.

L. H.

Galerie Saint-Hubert, 7, place du Général-Brossat, Lyon VI^e, tél. : 04 78 52 00 51, www.galerie-sainthubert.fr - Jusqu'au 31 décembre.



Jörg Kreienbühl, *La Salle Cuvier*, 1983, vinyl sur toile, 130 x 115 cm.

© KREIENBÜHL

...



Gilles Gorriti, *La Feuille verte*, 2014, technique mixte.

COURTESY GALERIE SAINT-HUBERT, LYON.

© PHOTO JEAN-LOUIS LOSI

...